

David Bernard

L'ombre du pouvoir *

À l'occasion des journées des cartels de l'École freudienne de Paris, en avril 1975, Jacques Lacan remarquait ceci : « Tout le monde est très heureux qu'il y en ait un qui fasse ce qu'on appelle comme ça couramment le leader, celui qui conduit, le Führer ¹. » Il y reviendra quelques mois plus tard, *quasi* dans les mêmes termes : « Toute la politique repose sur ceci, que tout le monde est trop content d'avoir quelqu'un qui dit *En avant marche* – vers n'importe où, d'ailleurs ². » Dans cette dernière phrase se condensent plusieurs des principes qui, selon Lacan, structurent les pouvoirs du commandement. Nous y retrouverons d'abord soulignée la puissance de l'impératif, et ce en quoi de structure il fait espérer : le progrès. L'exemple d'impératif ici choisi, *En avant marche*, ne l'était donc pas au hasard. « Le principe même de l'idée du progrès, précisera Lacan, c'est qu'on croit à l'impératif ³. » Nous y lirons par ailleurs que la servitude volontaire de l'être parlant tient à son aspiration à ce qu'il y en ait Un-e, qui le conduise, et ce faisant le soulage de la question de son désir, qui le divise. Au désir qui pourrait le conduire quelque part, le sujet substituera la demande de l'Autre, laquelle lui promettra de progresser, d'aller de l'avant. « Vers n'importe où d'ailleurs », note Lacan, y compris vers le pire donc. Vers n'importe où enfin, dès lors que la cause désirante sera ainsi remise à la charge de l'Autre.

Encore faudra-t-il qu'un Autre se charge d'occuper cette place de celui qui commande, et conduise les foules. Ou plutôt, nuance Lacan, un Autre

*  Ce texte a été écrit dans le cadre d'un podcast réalisé avec Frédéric Pellion, que je remercie, en guise de préparation aux Journées nationales de l'EPFCL-France, « Les identifications en question », qui se tiendront les 28 et 29 novembre 2006 à Paris.

1.  J. Lacan, « Intervention lors de la Journée des cartels de l'École freudienne de Paris », *Lettres de l'École freudienne*, n° 18, 1976.

2.  J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985.

3.  *Ibid.*

qui fasse « semblant de commander ⁴ ». Il n'y a en effet de pouvoir que lié à la parole. « Il n'y a pas de maître, il y a le signifiant maître ⁵. » Les parlants obéissent au signifiant avant que d'obéir au maître. Aussi, le maître est Un qui toujours ne fait que semblant de commander, à se faire passer pour l'Autre de l'Autre, le détenteur d'un savoir qui permettrait de transgresser le réel et de dire le vrai sur le vrai. Le maître est un qui prend à sa charge la fonction du semblant. Telle est la raison pour laquelle Lacan forgera cette expression : « une ombre de pouvoir ⁶ ». Le pouvoir est d'abord une ombre, c'est-à-dire un semblant dont le maître fait usage. Voilà pourquoi il se révélera souvent dans l'histoire pour ce qu'il est de structure : grotesque.

Dans la leçon du 8 janvier 1975 de son cours intitulé *Les Anormaux*, Michel Foucault le commentait à sa façon, faisant du grotesque l'un des rouages de la mécanique du pouvoir. Il ne s'agissait pas là pour lui de simplement moquer le ridicule de telle ou telle figure de tyran, despote ou *Fürher* ayant marqué l'histoire. Il s'agissait plutôt de souligner en quoi celles-ci sont finalement paradigmatiques de la logique du pouvoir et nous enseignent. À le suivre, elles dévoilent premièrement que le statut conféré à tel ou tel d'incarner tous les pouvoirs s'accompagne aussitôt d'une disqualification de sa personne. Le grotesque du personnage du pouvoir sera alors la monstration de cet écart immédiat entre le statut et le sujet qui prétend l'incarner. Il en irait ici d'un effet, non de l'époque, mais de la structure même du pouvoir. « Dès l'empire romain, rapporte Foucault, le détenteur de la *majestas*, de ce plus de pouvoir par rapport à tout pouvoir quel qu'il soit, est en même temps, dans sa personne, dans son personnage, dans sa réalité physique, dans son costume, dans son geste, dans son corps, dans sa sexualité, dans sa manière d'être, un personnage infâme, grotesque, ridicule ⁷. » L'histoire en aura donné bien d'autres exemples. « Depuis Néron [...], note-t-il, jusqu'au petit homme aux mains tremblantes qui, dans le fond de son bunker, couronné par quarante millions de morts, ne demandait plus que deux choses : que tout le reste soit détruit au-dessus de lui et qu'on lui apporte, jusqu'à en crever, des gâteaux au chocolat – vous avez là tout un énorme fonctionnement du souverain infâme ⁸. »

Au grotesque de la souveraineté arbitraire, Michel Foucault ajoutera le grotesque de la bureaucratie appliquée et scrupuleuse, autre incarnation

4.  *Ibid.*

5.  J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 71.

6.  J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », art. cit.

7.  M. Foucault, *Les Anormaux, Cours au Collège de France 1974-1975*, Paris, Gallimard et Le Seuil, 1999, p. 12.

8.  *Ibid.*, p. 14.

de la logique du pouvoir et de l'autorité ridicule. De la figure du tyran, nous passons à la célèbre figure du « fonctionnaire médiocre, nul, imbécile, pelliculaire, ridicule, râpé, pauvre, impuissant ⁹ », mais rouage essentiel des effets de pouvoir de la machine administrative. Dans les deux cas, le grotesque fera ainsi apparaître ce que Foucault nommera « l'indignité du pouvoir ¹⁰ ». Il en souligne le paradoxe. La dimension du grotesque ne va pas contre le pouvoir, mais constitue son rouage. La « disqualification quasi théâtrale du point d'origine, du point d'accrochage de tous les effets du pouvoir » dans la figure grotesque du leader, fut « une manière, sinon exactement de gouverner, du moins de dominer ¹¹ ». La disqualification ne découronne pas le tyran, mais produit au contraire la maximalisation de ses effets de pouvoirs.

Telle est l'« infamie du souverain ¹² », dont il reste alors à faire selon lui la théorie. Il s'y refusera dans le cadre de cette leçon, mais nous laissera sur une dernière remarque. Depuis toujours, souligne-t-il, les femmes et les hommes ont rêvé de donner pouvoir au discours de vérité. Aussi auront-ils tenté dans l'époque moderne, du moins en Occident, de donner « un pouvoir incontrôlé ¹³ » à la parodie du savoir scientifique. À suivre Michel Foucault, le grotesque du souverain pourra ainsi être situé sur le plan du savoir. Pour asseoir son pouvoir, le discours moderne se sera employé à mettre au service de ce pouvoir une parodie de savoir scientifique, ayant pour grotesque prétention de dire Toute la vérité. Il est alors frappant que, faisant cette remarque, le philosophe fasse allusion à Lacan : « Laissons alors à d'autres le soin de poser la question des effets de vérité qui peuvent être produits, dans le discours, par le sujet supposé savoir ¹⁴. »

Pour autant, Lacan ne s'en tint pas à la cure, mais s'efforça lui aussi de situer cette alliance grotesque du savoir et du pouvoir sur le plan des discours. Aussi, quelle lecture en permet-il ? À ce discours qui en place de commande met une parodie de savoir, il aura donné son nom : discours universitaire, soit le discours du maître moderne. Dans le savoir grotesque dont le maître se fait le porte-parole, nous pourrions reconnaître ce qu'il nomma le « semblant de savoir ¹⁵ ». Le grotesque est un autre nom du semblant de savoir dont s'affiche le maître, dans sa prétention à incarner un Autre de

9.  *Ibid.*, p. 13.

10.  *Ibid.*

11.  *Ibid.*, p. 12.

12.  *Ibid.*, p. 14.

13.  *Ibid.*

14.  *Ibid.*

15.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 219.

l'Autre. Plus le maître s'affichera comme tel, plus se dévoilera le ridicule de sa prétention, par un effet en retour du signifiant. Plus la vérité se présentera comme toute, plus apparaîtra sa structure de fiction. Au point que parler comme un maître, remarquait Lacan, est toujours parler « comme un sansonnet ¹⁶ », du nom de cet oiseau au chant particulier. Il en aura trouvé dans *Le Malade imaginaire* la parfaite illustration, quand Molière aura inventé pour la cérémonie d'intronisation d'Argan comme médecin, ce pseudo-latin fait pour parodier la langue savante. Grotesque, là aussi : « Bene, bene, bene, bene respondere, clame le cœur au postulant : / Dignus, dignus est intrare / In nostro docto corpore », « Bien, bien, bien, il a bien répondu / Digne, digne, il est digne d'entrer / Dans notre savante corporation ¹⁷ ».

Pour autant, la référence à Molière nous fait apercevoir autre chose. Le savoir grotesque du maître a aussi pour visée de faire colle identitaire, de cimenter le groupe. Lacan y aura souvent insisté à propos du discours universitaire. Le principe des sociétés de « gens sérieux ¹⁸ », remarquait-il, est qu'« on peut dire n'importe quoi, [...] ce qui compte, c'est ce qui est déjà bel et bien installé ¹⁹ ». Pas tout à fait n'importe quoi donc, mais ce qui s'accordera à ce qui est déjà bien installé comme discours. Il n'y a que semblant de savoir, dans la mesure où, au-delà de toute énonciation, l'essentiel sera ici de bien répondre, *bene respondere*, pour conforter les idéaux du groupe. Telle est la condition à laquelle le sujet pourra se voir reconnu comme membre de ce groupe, et sous la bénédiction des Suffisances, rejoindre de son pas pressé, quoiqu'un brin honteux, les Petits Souliers.

Lacan donna bien des exemples de cette logique de discours, dont celui de la littérature scientifique, symptôme paradigmatique du discours universitaire. Il en souligne alors justement le caractère « grotesque ²⁰ », pointant la façon dont nous pouvons ici nous appliquer à faire semblant de lire, incarnation parmi d'autres possibles du semblant de savoir. Pour le commenter, il rapporte alors une première anecdote. Lors d'un voyage qu'il avait fait dans sa jeunesse au Maroc, Lacan avait un jour été présenté à un seigneur de l'Atlas, du nom du massif montagneux de la région où il séjournait. Il lui fallut toutefois pour cela tendre un papier à l'intendant de ce seigneur des montagnes pour que celui-ci vérifie son autorisation

16. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 41.

Cf. aussi sur ce point J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 160.

17. ↑ Molière, *Le Malade imaginaire*, Paris, Hatier, 2020, p. 153-155. Cf. sur ce point mon article « *Dignus est intrare* », paru dans le *Mensuel*, n° 190, novembre 2025.

18. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique*, Paris, Le Seuil, 2024, p. 57.

19. ↑ *Ibid.*, p. 40.

20. ↑ *Ibid.*, p. 238.

à rencontrer le maître. Lacan constata alors que cet homme ne pouvait rien lire sur ce papier, pour la raison simple qu'il le tenait à l'envers. Pour autant, pour ne pas perdre la face, il articulait quand même quelque chose, et avec beaucoup de gravité. « Lisait-il ou ne lisait-il pas ? demande Lacan. Incontestablement, il lisait l'essentiel, à savoir que j'étais accrédité ²¹. » Seulement, pour quiconque voudrait sourire avec condescendance de cette anecdote, Lacan ajoute qu'il y a bien plus grotesque.

Il s'agit de la façon dont les analystes, qui s'imaginent quant à eux savoir lire, s'appliquent à ne lire que ce qu'ils connaissent déjà par cœur. Leur principe est également de faire semblant de lire, ou d'écrire, l'essentiel étant là aussi l'accréditation. En effet, qu'est-ce que « soumettre », dit *lalangue* universitaire, un article à une revue, dans une communauté scientifique ? Respecter l'intention du discours scientifique, répond Lacan, qui n'est rien d'autre que « de rester exactement dans les limites de ce qui a déjà été dit ²² ». Soit s'en tenir à une « redite en rond ²³ ». Nous pourrions dire en cercle, voire en petit cercle. Il en précisera en effet la visée narcissique. Par ses articles, chacun-e essaye au sein de cette littérature « de faire un signe aux destinataires, et de prouver que le signataire est, [s'il peut] dire, non-nul, qu'il est capable d'écrire ce que tout le monde écrit ²⁴ ». Nous retrouverons ici l'aspiration fondamentale du moi : sous le regard de l'Autre, s'assurer d'être comme tout le monde, au risque sinon de se re-trouver nul, réduit à son manque. Relevons alors que c'est à la mesure du grotesque de ce discours scientifique, de la « remarquable uniformité » qu'il promet, que Lacan nous invitait à nous laisser plutôt conduire, pour exemple, par l'écrit d'un Schreber.

À suivre Lacan et Foucault, il apparaît ainsi que le semblant de savoir est aussi propice à satisfaire nos émois, et moi, « et moi ²⁵ ? », pressés de s'agglutiner pour se défendre des effets de vérité. Il faudrait alors poursuivre sur les voies diverses par lesquelles, dans l'imaginaire, le grotesque du pouvoir et du savoir vient capter les identifications. Il suffit de construire un mur pour exciter la bêtise propre à l'axe spéculaire : avoir deux camps, pour tout expliquer, et tout inverser.

21. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 235.

22. ↑ *Ibid.*

23. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique*, op. cit., p. 238.

24. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, op. cit., p. 235.

25. ↑ J. Lacan, « Discours de conclusion au Congrès de l'École freudienne de Paris sur *La Technique psychanalytique* », *Lettres de l'École freudienne*, n° 9, 1972.